

Les vieux poètes : un rien

Autor(en): **Panard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 48

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, 21 dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 30 novembre 1918. — Autour du Rhin. — Un retour de foire. — Les vieux poètes (Panard). — Onna bouna vilhiè (L. Favrat). — La montée à l'alpage (L. Visinand). — La vie (Baude de Mauriceley). — Sobriquets des communes et villages vaudois, suite et fin (Mérine). — Le « Motzon ». — Vive, la Suisse ! — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

AUTOUR DU RHIN

Un vieux numéro du *Gaulois* de Paris — il date de 1899 — nous tombe par hasard sous la main. Nous y trouvons, sous le titre : *Nous l'avons eu, votre Rhin allemand...* un article auquel les événements actuels donnent un regain particulier d'actualité. C'est ce qui nous engage à en reproduire quelques extraits. Cet article est signé du pseudonyme : « Tout Paris. »

Les Allemands ont l'enthousiasme débordant quand leur patriotisme vibre. C'est une justice qu'il faut leur rendre ; ils sont fanatiques de l'honneur allemand. Encore à cette heure, le nom de Nicklauss Becker éveille en eux d'ardents transports.

C'est Becker qui prit prétexte des événements de 1840 pour lancer sa chanson :

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand !

Il ne se doutait pas que ses couplets voleaient bientôt sur toutes les bouches germaniques, comme une protestation vengeresse contre cette politique belliqueuse qui poussait alors la France à revendiquer l'autre rive du Rhin.

C'était un Prussien pur que ce Becker. Il était venu au monde en 1816, à Gellinkirchen. Son génie poétique ne le tourmentait guère. Il avait commencé à étudier le droit à Bonn. Mais il était pauvre ; sa petite escarcelle s'épuisa vite ; et il se trouva réduit à un écritoire d'expéditionnaire chez le greffier de l'endroit.

Il mettait tranquillement du noir sur du blanc, lorsque parvint jusqu'à Bonn le cri du parti français de la guerre. Cet appel aux armes fit tressaouter les susceptibilités rhénanes. La colère, en quelques semaines, gagna toute l'Allemagne. Becker, qui avait déjà « taquiné » la muse à ses heures perdues, s'avisait de traduire en rimes sonores l'émotion du pays natal, et il écrivit son hymne de provocation.

Le succès fut rapide et grand. On répéta bientôt ses vers dans les salons, les cercles d'étudiants, les brasseries, de Munich à Berlin.

Le roi de Bavière lui envoya une coupe d'honneur. Le roi de Prusse lui octroya une pension lui permettant de reprendre ses études de droit.

Un éditeur de Cologne profita de cette heure de vogue pour rassembler les quelques pièces du jeune débutant qui, obscur hier encore, était en passe de devenir célèbre.

Le pauvre garçon, déjà malade, ne s'attendait pas à ces ovations bruyantes. Il se remit tout doucement à sa jurisprudence et il s'éteignit bientôt, le 28 août 1845, comme s'il eût regretté d'avoir tant fait parler de lui.

Depuis, il semblait dormir tranquille dans le cimetière de son petit village ; mais on a décidé

soudain de lui ériger une statue. Le Kaiser s'est inscrit, en tête des listes, pour deux mille marks.

On inaugurerait ces jours-ci — c'était donc en 1899 — le bronze qui doit immortaliser l'humble barde du *Rhin allemand*, jeté à la face de la France, il y a bientôt soixante ans, comme un défi.

Ce fut une vraie bataille littéraire que provoqua la chanson de Becker. Le génie de Lamartine, toujours planant dans la sérénité du ciel, au-dessus des vives querelles humaines, répondit par sa noble *Marseillaise de la paix*, qui parut dans la revue de M. Buloz. On eût dit l'idéale fraternité des êtres portée jusqu'à l'abnégation magnanime et, pour toute réplique à l'insultante apostrophe, tendant au monde la branche d'olivier.

L'esprit parisien estima la revanche trop bénigne et les gazettes satiriques accablèrent le grand poète de leurs traits les plus acerbes. Ce fut Alfred de Musset qui releva le gant du poète allemand.

Le vicomte Delaunay, sous le masque duquel tout le monde reconnaissait la spirituelle Madame de Girardin, a raconté à sa manière comment Musset fut amené à composer cette répartition cinglante. Mais Paul de Musset en a plus exactement rapporté les détails dans la biographie de son frère.

On déjeunait en famille, le 1^{er} juin 1842, lorsqu'on apporta la *Revue des Deux Mondes*. Le sommaire annonçait les couplets de Becker et des vers de Lamartine. Musset courut à la page où ils se trouvaient. Il les parcourut et il se trouva aussi indigné des uns que des autres. Puis, frappant la table d'un coup de point violent, il la quitta et se précipita dans sa chambre.

Il en sortait, deux heures après, tenant à la main sa fulgurante réplique à Becker :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre,
Au couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière

Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

On connaît cinq autres strophes. La France tressaillit à cette voix du jeune poète, qui faisait revivre tout un passé d'armes et de gloire.

Musset était sous le coup d'une fièvre chaulvine qu'il avait prise en relisant tout d'un trait le *Mémorial de Sainte-Hélène*, dont il récitait par cœur des pages tout entières. Et c'est cette fièvre qui communiquait à sa verve ce fier éclat emporté, cette furie vengeresse.

Il se produisit alors de ce côté-ci du Rhin un courant de flamme patriotique au moins égal à celui qui s'était manifesté de l'autre.

La « Chanson de cabaret », ainsi que la qualifiait dédaigneusement Lamartine, piqué au vif de la leçon, eut un retentissement universel. Le duc d'Orléans envoya sous main les plus chaleureux compliments à l'auteur. Le *Rhin allemand* fut mis en musique par plus de cinquante compositeurs. On le répéta, on l'acclama partout, dans les cafés et dans les rues.

L'armée en adopta un des airs les plus populaires, et il se répercuta dans toutes les casernes.

Des officiers prussiens envoyèrent des cartels au poète qui n'en avait cure.

Que fût-il advenu à ce moment psychologique de son histoire, si la France, forte par son armée, fière de ses conquêtes d'Afrique, illustre par ses princes et par ses généraux, avait subi l'entraînement lyrique et avait marché sur le Rhin allemand, qu'avait glorieusement franchi Louis XIV?...

UN RETOUR DE FOIRE

C'ÉTAIT à la foire de Moudon, vers la fin de 1865. Un campagnard des environs avait si bien fait honneur au bon vin de cette année qu'il roula sous la table et n'en bougea plus. On ne put pas le réveiller, encore moins le remettre sur ses jambes. Des farceurs le transportèrent dans la diligence qui partait pour Lausanne, payèrent sa place et le remirent aux bons soins du postillon.

Bercé par le mouvement de la voiture, notre homme ronfla jusqu'à la capitale. Place Saint-François, ayant mis péniblement pied à terre, il demeura sans bouger un long moment, écarquillant des yeux où se lisait son étonnement ; et on l'entendit murmurer :

— Cllia granta tzerràire !... Clliau hiantà maisons!... Iò d'ào diabblio, su-io ?

LES VIEUX POÈTES

Un rien.

Un rien est de grande importance,
Un rien produit de grands effets ;
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pencher la balance,
Un rien nous pousse auprès des grands,
Un rien nous fait aimer des belles.
Un rien fait sortir nos talents,
Un rien dérange nos cervelles.
D'un rien de plus, d'un rien de moins
Dépend le succès de nos soins.
Un rien flatte, quand on espère ;
Un rien trouble, lorsque l'on craint.
Amour, ton feu ne dure guère :
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

PANARD.

ONNA BOUNA VILHIÈ

Cllia dau coucon.

L'ÉTAI la faire d'Orba. On certain compaignon, dè Mathoud au bin dè Trevevagnes, lai étai z'allà et l'avai vé onna bouna patze, cà sein lo mein dè doze louis que remportévé por onna vatze que l'avai veidè. Un stu compaignon sè peinsa dinse devant que dè parti : Tè faudrai prau atzetè on coucon por ton bouébo. L'atzitè son coucon, tsi Sangroube. N'étai pas onna navetta, l'étai on bâton. Fourré son bâton dein sa veste, et lo vatelè via, ein tzantein, ein lutzeyein, gai qu'on pinson, cà